

Le cinéma est une fête

Richard Brouillette

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94194ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brouillette, R. (2020). Le cinéma est une fête. *24 images*, (195), 40–42.

Le cinéma est une fête

par RICHARD BROUILLETTE, cinéaste

Longtemps, les films que j'ai regardés étaient des grosses daubes américaines. Personne ne m'avait éduqué au cinéma.

Et puis, un jour de mes 16 ans, en suivant quelques potes (dont le désormais célèbre Patrick Masbourian), je me suis retrouvé au Cinéma Outremont pour prendre en pleine gueule *Les 400 coups*. Cet événement, d'apparence anodine, avait allumé un feu qui allait, petit à petit, se faire incendie.

Quelque chose comme un an et demi plus tard, en 1987, le visionnement des *Ailes du désir*, au Festival du nouveau cinéma, provoqua un second dé clic chez moi. J'ai presque aussitôt délaissé les « Lettres », au cégep, et me suis inscrit en cinéma.

Lors de mon deuxième cours de création, alors que tous mes collègues se ruaient sur les caméras super-8 pour réaliser des courts de fiction, je décidai de faire bande à part. Avec une caméra VHS, j'allais tourner mon premier documentaire, dont le sujet m'était venu naturellement : la cinéphilie, cette passion qui me dévorait tout entier. Néanmoins, je ne terminerais jamais ce film, agacé par le cégep qui m'ennuyait profondément.

Quoi qu'il en soit, avant de jeter l'éponge, j'ai organisé des entrevues avec quelques personnes, dont Pierre Jutras de la Cinémathèque québécoise (qui m'engagera peu de temps après comme stagiaire), Marcel Jean (alors critique au *Devoir* et jeune réalisateur) et Jean-Claude Labrecque.

Pour préparer ma rencontre avec Labrecque, j'avais visionné en privé plusieurs des films dont il avait signé la réalisation ou la photographie, à la désormais défunte Cinémathèque de la Ville de Montréal, rue Roy. Certes, lors de ces séances individuelles, j'eus plusieurs révélations cinématographiques, artistiques et politiques (de *Marie Uguay* au *Chat dans le sac* en passant par *Claude Gauvreau – Poète* et *60 cycles*). Mais c'est aussi dans ces circonstances que je fus pour la première fois tactilement et onctueusement en contact avec la pellicule 16mm. La Cinémathèque municipale disposait, en effet, d'une superbe collection de copies 16 et elle mettait à la disposition des usagers qui voulaient

visionner sur place un appareil ingénieux, qui couplait un projecteur à un écran en verre dépoli, à peu près de la taille d'une télé 19 pouces. Détail important : les usagers devaient charger eux-mêmes les bobines dans le projecteur.

Je me souviens que, lorsque j'avais questionné Labrecque sur sa cinéphilie, il m'avait raconté que tout avait commencé pour lui lors d'une projection dans un sous-sol d'église, alors qu'il était encore enfant. Complètement fasciné par le procédé de projection et le jet de lumière, il était allé toucher l'écran pour voir s'il était chaud. J'avais trouvé cette anecdote savoureuse et j'y retrouvais, en quelque sorte, un peu de la religiosité et de l'envoûtement enfantin qui m'habitaient moi-même face au *spectacle* cinématographique.

Un an plus tard, je me voyais engagé par la boîte de distribution associative Cinéma Libre pour voir à diverses tâches, dont la principale consistait à rembobiner, nettoyer et réparer les copies 16mm, ces objets que je vénérerais – et dont l'odeur âcre me manque aujourd'hui. À cette

époque, les bureaux de Cinéma Libre disposaient d'une petite cabine de projection, qui jouxtait la voûte extrêmement bien garnie de copies de films absolument fabuleux : tous les Forcier, *À tout prendre* de Jutra, tous les Lefebvre, etc.

Je ne pus résister à l'envie de me faire des projections privées, les soirs et les fins de semaine. Un jour, l'idée me vint d'inviter des amis. Ce fut même l'occasion de draguer bien maladroitement et sans grand succès une jolie fille...

C'est aussi à cette époque que je me mis à fréquenter l'Espace Global, la galerie d'art en appartement d'Alain Arthur Painchaud. Rapidement, l'idée d'y organiser un ciné-club surgit et mes projections semi-clandestines passèrent des bureaux de Cinéma Libre à l'Espace Global Galerie. Le ciné-club, que je nommai « Les projections libérantes », en hommage à Paul-Émile Borduas, se développa ensuite extra-muros dans plusieurs bars montréalais (L'Inspecteur Épingle, le Cheval Blanc, etc.) et même à l'Auberge des poètes d'Ulverton.



↑ Richard Brouillette

Un jour, à l'occasion d'une petite brouille (une brouillette, quoi), Painchaud m'envoya valser ailleurs et je décidai de poursuivre le ciné-club dans mon nouvel et immensissime appartement. C'est, d'une certaine façon, l'acte fondateur de la Casa Obscura, où je continuais toujours d'animer ce ciné-club quelque 26 ans plus tard, jusqu'à ce que survienne ce foutu coronavirus de merde.

Cela fait donc maintenant plus de trente ans que j'anime avec des amis (dont Jacques Leduc), de façon très informelle mais avec un tant soit peu de sérieux, un ciné-club hebdomadaire.

Pourquoi cette assiduité ?

D'abord et avant tout parce que, pour moi, l'expérience du cinéma est collective. J'ai toujours répugné à visionner des films seul chez moi et ne le fais que par absolue nécessité, quand le travail

l'exige. Quand j'ai envie de voir un film, je le programme sur grand écran et je partage le plaisir de le découvrir ou de le revoir avec un public. Des conversations nourricières – et, il va sans dire, bien arrosées – encadrent la projection, souvent en présence des cinéastes.

Car, le cinéma est une rencontre. Déjà plurielle lors de sa fabrication, cette rencontre a vocation à le demeurer lors de sa diffusion. En son essence, le cinéma partage cela avec le spectacle vivant, même si un film est une œuvre « figée ». En vase clos, le cinéma n'est plus un spectacle, il est un anéantissement.

Aussi, organiser des projections à toutes les semaines n'est pas pour moi une corvée. C'est un pur plaisir, dont je ne me passerais pour rien au monde. Car, le cinéma est aussi une fête. Et je, dois l'avouer, j'adore fêter !